

La nouvelle modernité catalane

Anik Lapointe et Louis Jolicoeur

Numéro 48, juin–juillet–août 1992

Les bars blancs de Barcelone

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21640ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapointe, A. & Jolicoeur, L. (1992). La nouvelle modernité catalane. *Nuit blanche*, (48), 40–44.

LES BARS BLANC

La Catalogne, locomotive de la nouvelle Espagne mais aussi devant la castillanité, nous envoie d'incessants coups de sonde de l'Atlantique, prise qu'elle est avec des problèmes — de la olympiques, en passant par la langue même desdits jeux — semblables aux nôtres d'hier et d'aujourd'hui.

Si les analogies sont nombreuses entre Catalans et Québécois de la langue, sujet tout aussi épineux et teinté d'émotions pour les autres, ne se pose pas tout à fait de la même façon là-bas de six millions de Catalans dans une Espagne de quarante millions. Ça a certes de quoi rappeler la situation québécoise, mais le contexte géographique et strictement linguistique est tout autre. C'est un peu d'histoire.

LA NOUVELLE MO

Le catalan est la première langue dérivée du latin à s'être structurée sur la base d'une grammaire écrite. Tout Catalan vous le dira, sans doute pour faire taire les mauvaises langues qui seraient tentées de parler encore de dialecte. En outre, la littérature catalane a acquis ses lettres de noblesse, avant même que le castillan, ou l'espagnol, ait les siennes, avec le grand roman qui allait marquer Cervantès: *Tirant lo blanc*. Beaucoup plus tard, fin du XIX^e, début du XX^e siècle, de grands noms continuent de l'illustrer: Narcís Oller, Xènius, Prudenci Bertrana, Carles Soldevilla, Josep Pla, Salvador Espriu. Mais parlons un peu de la renaissance de *Tirant lo blanc*.

Ce roman de chevalerie écrit en 1490 par Joanot Martorell, dont l'influence sur le *Don Quichotte* est incontestable et qui serait, selon Mario Vargas Llosa, à la source du roman moderne, fait depuis quelque temps en Catalogne l'objet d'un déploiement publici-

taire sans pareil. Sur les Ramblas, la célèbre avenue de Barcelone où se mêlent marchands de fleurs, jongleurs, musiciens et passants, de vastes panneaux publicitaires annoncent la sortie imminente du film qu'on en a tiré. Les nombreux kiosques réservent tous une place à une édition récente de *Tirant lo blanc* ou à l'adaptation en bande dessinée qu'a publiée l'hebdomadaire *El Temps*. À l'occasion du 500^e anniversaire de sa création, colloques et expositions s'organisent. Si *Tirant lo blanc* est partout, c'est en vertu d'une opération publicitaire réussie, opération financée en grande partie par le gouvernement catalan, qui vise à faire redécouvrir aux Catalans les sources de leur littérature.

Présentant *Tirant lo blanc* comme un «grand classique européen», au même titre que le *Don Quichotte* de Cervantès ou le *Hamlet* de Shakespeare, la campagne publicitaire ne limite pas à la Catalogne la diffusion du «chef-d'œuvre». L'exportation de la cul-

S DE BARCELONE

**i grande rebelle
e depuis son côté
ngue et des jeux
mpiques — bien**

**écois, la question
les uns que pour
'ici. La présence
illions d'habitants
texte historique,
nmençons par un**



Armes de la Mancomunitat de Catalogne, de style fortement marqué par le modernisme; ce mouvement esthétique et intellectuel influa considérablement d'ailleurs cette institution. La Mancomunitat constitue le premier geste de reconnaissance de l'identité catalane, même si elle ne disposa jamais d'autres ressources ni de compétences autres que celles qui lui furent transférées par les Députations. C'était quand même un premier pas vers l'autonomie, et il fut fait au moment où, avec la Solidarité Catalane, triomphait le catalanisme.

ERNITÉ CATALANE

ture catalane est aussi en jeu dans l'entreprise. Confinée à un espace linguistique restreint — majoritaire sur son territoire, elle est minoritaire dans l'ensemble espagnol —, la Catalogne, pour survivre, doit en effet s'assurer d'une certaine reconnaissance internationale. Grâce à un marketing exemplaire, *Tirant lo blanc* a rejoint au panthéon les grandes figures exportables de la culture catalane que sont Gaudí, Picasso, Miró et Tàpies. Mais rappelons la situation socio-linguistique de la Catalogne, région d'Espagne dont la capitale est Barcelone. Les six millions de personnes qui parlent catalan sont dispersées sur le territoire des «Pays catalans», dénomination regroupant la région de Valence, les îles Baléares, la principauté d'Andorre, le Roussillon français et, par un caprice de l'histoire, la ville d'Alguer en Sardaigne. Langue maternelle d'une majorité de Catalans, elle fut plusieurs fois interdite par l'État espagnol. Ainsi, pendant les 40 ans de dictature franquiste,

seul l'espagnol fut autorisé. Au moment où Franco mettait ainsi un frein au catalanisme, à la fin de la guerre civile espagnole, c'est à une culture en effervescence qu'il s'attaquait. Il semblera pourtant si bien réussir qu'à sa mort, quarante ans plus tard, plusieurs considéreront déjà le catalan comme un dialecte, un étrange mélange de français, d'italien et d'espagnol... Ce sont sans doute les mêmes qui ne voient que poudre aux yeux dans la vigueur attribuée à la culture catalane d'aujourd'hui, quinze ans après la mort du dictateur.

Une vigueur dont on est tout de même en droit de s'étonner. Quarante ans de franquisme, même s'il n'a pas toujours été le bloc monolithique souvent dépeint en dehors de l'Espagne (les dernières années du régime annonçaient déjà le post-franquisme), c'est difficile à dépoussiérer. Et, dans le cas de la langue catalane, la pente à remonter était longue et ardue, une bonne partie de la population ayant perdu l'habitude de ►



Llorenç Villalonga



Joseph Vicenç Foix



Pere Gimferrer



Jaume Cabré



Baltasar Porcel



Maria Jaén



Quim Monzó

photo : D. Umbert

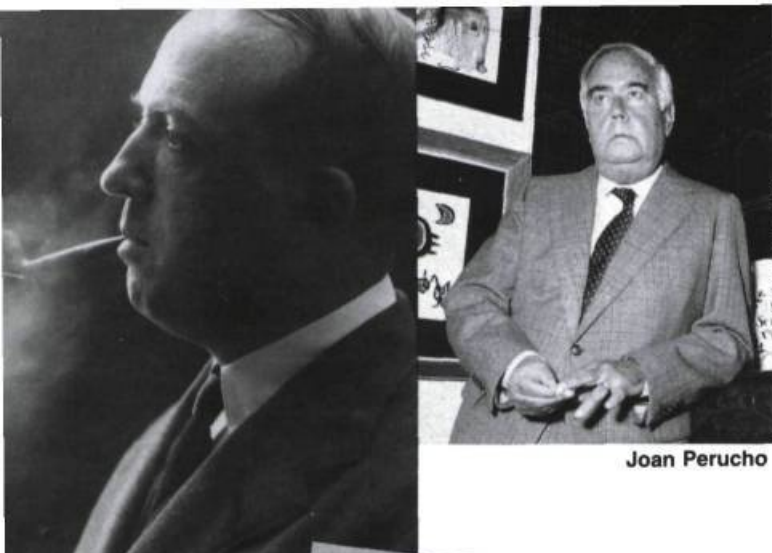
lire et d'écrire en catalan. Le tournant démocratique qu'a pris l'Espagne depuis a cependant assuré à la Catalogne un statut d'autonomie, l'a dotée de nouveaux pouvoirs législatifs. Le catalan et l'espagnol sont maintenant considérés comme les deux langues officielles de la Catalogne. En 1980, le gouvernement catalan adoptait en outre la première Loi de normalisation linguistique qui garantit l'éducation dans la langue maternelle et décrète l'usage obligatoire du catalan dans la vie administrative. La stratégie en était «d'assurer progressivement la connaissance de la langue, et, ainsi, très lentement, de catalaniser le pays», explique Teresa Cabré, professeure de philologie catalane et directrice des services linguistiques à l'Université de Barcelone.

L'élan était donné, mais tout restait à faire. Consolider le marché de l'édition, former un public lecteur et une population capable d'écrire le catalan, créer des médias, ouvrir un réseau de librairies et de bibliothèques, bref, développer une infrastructure facilitant l'apprentissage de la langue et le rayonnement de la culture, autant de tâches à entreprendre. Devant les progrès rapides réalisés dans les secteurs de l'édition, du théâtre, de la télévision (TV3 et canal 33), de la radio (Catalunya Radio), une fragile présence des journaux comme *L'Avui*, *El Diari de Barcelona* et des revues telles que *El Temps* et *Letra de canvi*, on voit le chemin parcouru en quinze ans. Mais le catalan est-il pour autant une langue d'usage, demandent les critiques des politiques

linguistiques du Gouvernement? Si plus de 90 % de la population comprend le catalan (statistiques de 1986), est-il parlé et utilisé par la population d'expression espagnole? Joaquim Arenas, spécialiste des milieux de l'enseignement, constate, un peu désabusé: «Les jeunes dont la langue maternelle est l'espagnol ont appris le catalan pour une seule raison: pouvoir l'utiliser si cela leur était nécessaire. Malheureusement, la société catalane engendre rarement l'occasion où il devient nécessaire d'utiliser cette langue». C'est ici que le bât blesse, que les polémiques font rage et que les politiques achoppent.

Le monde éditorial: des lendemains moins roses

À la faveur de la normalisation linguistique, le monde éditorial catalan a connu une expansion considérable dont témoignent des maisons d'éditions actuelles comme Quaderns Crema, Empuriès, Columna, Llibres de l'index, La Magrana et La campana, toutes nées après 1975. Littéralement, le marché était à bâtir, la littérature à ré-inventer, la tradition à redécouvrir. Des 1000 titres publiés en 1976, la Catalogne passe à près de 5000 pour l'année 1990. De trop rares qu'elles étaient au début des années 1970, les maisons d'éditions se sont multipliées. On en dénombre plus de 80, qui s'intéressent à tous les publics, sans oublier les jeunes, et au



Joseph Carner



Joan Perucho

photo: B. Umbert



Mercé Rodoreda



Ferran Torrent

photo: Raïfa Gil

marché scolaire. On réédite rapidement les classiques, les institutions encouragent la littérature à force de prix et de subventions, la critique renaît, des revues voient le jour, le paysage littéraire et culturel prend forme. On fait œuvre de reconstruction nationale.

Dans ce concert nationaliste, quelques voix nouvelles. Des auteurs prennent le devant de la scène, parlent d'une modernité de la littérature catalane, de sa mise à l'heure mondiale. Le repaire de cette nouvelle génération: les éditions Quaderns Crema; leur chef de file: l'écrivain Quim Monzó. Jaume Vallcorba a fondé cette maison d'édition contre la culture officielle et les clichés qu'elle véhicule, pour allier modernité et tradition. «Mon idée, dit-il, n'était pas de travailler pour la littérature nationale mais pour la littérature.»

Le succès de Quaderns Crema et de sa bande de joyeux lurons — les écrivains Quim Monzó, Sergi Pàmies, Ferran Torrent — marque le changement de ton, perceptible dès 1982, dans l'édition catalane: se détournant des classiques, les éditeurs s'emploient à découvrir les jeunes auteurs. Au même moment, ils s'ouvrent à la littérature étrangère. Columna, une des dernières-nées de l'édition (1985), innove et publie frénétiquement dans le but d'occuper ce marché; beaucoup d'écrivains américains, Tom Sharp, David Leavitt, Bret Easton Ellis sont traduits; les Italiens Calvino, De Carlo, Manganelli font aussi leur entrée. La Catalogne affiche sa nouvelle identité; elle paraît maintenant soucieuse de

modernité et résolument tournée vers l'extérieur. On veut même devancer l'Espagne et lire en catalan les contemporains. Répliquant aux années franquistes qui ont privé les Catalans d'une culture populaire, les éditeurs créent aussi de toutes pièces une littérature de consommation: collections de science-fiction, séries policières, livres érotiques. Le succès, entre autres, d'*Amorrada el pilo*, de Maria Jaén (*Le Micro rose*, Sylvie Messinger, 1987), roman gentiment scabreux vendu à plus de 30 000 exemplaires, témoigne de leur popularité.

Le dynamisme des milieux d'édition semble cependant relever davantage du bluff parfois que d'un véritable renouveau des lettres catalanes. Chose certaine, les éditeurs ont grandement contribué à produire des modes et à façonner leur marché. Devant la prolifération des nouveaux titres, quelques-uns sont inquiets. Oriol Castans, directeur d'*El Temps* fait observer: «La critique encore pratiquée en Catalogne, pour des raisons historiques ou politiques, a comme critère de base la catalanité d'une œuvre. Sur une échelle de 10, être catalan, c'est déjà avoir 7 points. Il y a eu un moment où écrire en catalan était un acte politique et alors si un type écrivait en catalan un roman très mauvais on lui pardonnait parce qu'il posait un geste patriotique. Maintenant, on ne peut plus justifier la publication d'un livre seulement parce que c'est en catalan.»

Après quelques années d'euphorie et d'expansion, on assiste aujourd'hui à une saturation du marché: les libraires sont débordés par la multitude des nouveautés; les médias n'assurent pas une promotion adéquate des livres; les traductions dont on espérait monts et merveilles ne se vendent guère; l'émergence de nouvelles maisons d'édition fragmente encore plus le marché. «Toutes les maisons d'édition tentent de trouver leur place, leur secteur d'activité propre à l'intérieur d'un marché encore ouvert», fait remarquer le critique Isidor Cònsul. Crise de croissance, qui ne compromet pas l'essentiel cependant: plus de quinze ans après la mort de Franco et le retour à la vie du catalan, l'édition catalane s'est construite une tradition et elle s'est dotée d'un savoir-faire.

Et la littérature...

«La littérature catalane ressemble un peu à l'état de la Barcelone actuelle. Elle est en fouillis, en construction. Tout se fait à grande vitesse», commente encore le critique Isidor Cònsul. Les critiques semblent un peu désorientés ces dernières années. Maintenant que le nationalisme a perdu de sa virulence, qu'on ironise un peu à son sujet, quelle étiquette assigner à la jeune littérature catalane? Certains diront qu'elle est frivole et cosmopolite, indiquant par là leur regret de voir le consensus social et l'engagement politique des années 70 s'éteindre au début des années 80. On parlera alors de la génération des années 80, des prosateurs de la ville et des prosateurs des champs. Trois complices, Quim Monzó (le père des urbains), Sergi Pàmies (le benjamin) et Jesús Moncada (le plus connu des ruraux), contesteront ces étiquettes en échangeant leurs rôles. Le premier écrira une nouvelle rurale, le second lancera l'idée du roman «urbain» en l'honneur de cette nouvelle génération qui vit à l'extérieur de Barcelone mais vient y travailler, le troisième dissertera sur la Barcelone actuelle, somme des villages qu'elle a absorbés au fur et à mesure de son expansion: Gràcia, Sarrià, etc. ▶

Comme l'explique l'éditeur Jaume Vallcorba dans une entrevue au *Nouvel Observateur*, c'est la langue, mais cette fois hors de toutes considérations idéologiques, qui constitue la spécificité de la culture catalane : «Le seul territoire de cette nouvelle génération catalane [...], c'est la langue». Les écrivains affichent leur «catalanité» en choisissant d'écrire en catalan plutôt qu'en espagnol, choix qui est déjà, pour Jesús Moncada, «un geste politique». Pour Sergi Pàmies, la question se pose autrement. Hors de toutes velléités politiques, il écrit en catalan, tout simplement. «Ma langue maternelle, dira-t-il, est l'espagnol et j'ai vécu jusqu'à l'âge de onze ans en France, mais je n'écris qu'en catalan, non par un quelconque héroïsme ou par convictions nationalistes; simplement, j'écris dans la langue qui me plaît, celle qui me vient spontanément.»

Parmi les écrivains actuels, Quim Monzó est une des voix les plus originales. Sorte de fou du roi de la société catalane (il se permet de dire à voix haute ce que certains pensent tout bas), ce touche-à-tout, journaliste, scénariste et traducteur, a aussi fréquenté le design et il a été reporter au Viêt-nam avant de devenir écrivain. Avec un sens aigu de l'absurde, il traque les clichés, les travers du quotidien pour les désamorcer dans des nouvelles bien ficelées, d'une grande efficacité narrative : «Dire que les temps sont durs c'est peu dire, c'est un cliché, c'est parler pour ne rien dire : on a tellement utilisé cette expression qu'elle a perdu tout sens (si elle en avait jamais eu : les temps sont durs pour les phrases toutes faites)», écrit-il dans sa nouvelle «Le règne végétal». Si Quim Monzó est flamboyant, Jesús Moncada est pour sa part homme de l'ombre, coureur de fond, celui qui depuis dix ans construit morceau par

morceau son monde singulier autour du village de Mequinensà et dont *Camí de Sirga* est considéré par plusieurs comme l'un des meilleurs romans de la décennie en Catalogne. Jesús Moncada fait œuvre de remémoration. Patiemment, il tisse des liens entre un passé lointain et un présent miné par l'inexorable destruction du village, reconstruisant la mémoire de Mequinensà. Chez les plus jeunes, publiant pour la plupart à peine depuis 1985, notons les débuts remarquables de Sergi Pàmies. Avec son premier recueil de nouvelles, *T'Hauria de caure la cara de vergonya (Aux confins du Fricandeu)*, éditions Jacqueline Chambon, 1988), il connut un succès public et critique, confirmé de nouveau l'année suivante par *Infecció (Infection)*, éditions Jacqueline Chambon, 1989). Des anecdotes simples — un homme attend une femme; ailleurs, quelqu'un entre dans un bar — sont prétextes à de courtes nouvelles, à l'écriture précise et incisive. Pàmies ne décrit pas des vies dans ces nouvelles, il les dissèque littéralement. Sous l'apparente familiarité, voire la légèreté du propos, se révèlent l'absurde, la peur «qu'on ne peut pas peindre», le tragique qui, malgré le rire, a toujours le dernier mot.

Pareille à la Barcelone actuelle, la littérature catalane est en mutation. Pas encore tout à fait ancrée, cette littérature est perméable aux influences étrangères, au point d'être parfois qualifiée de mimétique. Au même moment, cependant, elle redécouvre une tradition dont elle avait été coupée pendant de longues années, elle reconquiert sa langue et se permet d'être inventive et originale, elle constitue un lieu d'expérience. ■

Par Anik Lapointe et Louis Jolicœur

AUTEURS DE LANGUE CATALANE TRADUITS EN FRANÇAIS :

Joan Amades (1890-1959) : *L'origine des bêtes*, présentation et trad. de Marlène Albert-Llorca, Garae / Hésiode, 1988.

Jaume Cabré (1945) : *La toile d'araignée*, Chiendent (repris par Ad'hoc) 1984.

Josep Carner (1884-1970) : *Paliers*, trad. E. Noulet et l'auteur, la maison du poète, 1950; *Nabí*, José Corti, 1959; *Coup de vent*, l'Audiothèque, 1963; *L'ébouriffé*, Gallimard, 1963; *Lien*, trad. E. Noulet et l'auteur, l'Audiothèque, 1968; *Choix de poèmes*, l'Audiothèque, 1982.

Salvador Espriu (1913-1985) : *Anthologie lyrique*, trad. de Jordi Sarsadenas, Debresse-Poésie, 1959; *La peau de taureau*, trad. de Fanchita Gonzalez Batlle, Maspéro, 1969 et Ombres, 1980; *Seigneur de l'ombre : anthologie poétique bilingue*, trad. Mathilde Bensoussan, Oswald, 1974; *Le livre de Sinère*, trad. de Fanchita Gonzalez Batlle, Maspéro, 1975; *Formes et paroles*, trad. Max Pons, Barbacae, 1977; *Les roches, la mer, le bleu*, Chemin vert, 1989; *Les rochers et la mer*, Ombres, 1990.

Gabriel Ferrater (1922-1972) : *Le poème inachevé*, Bruxelles, 1988.

Josep Vicenç Foix (1893-1987) : *Poésie, prose*, trad. Montserrat Prudon et Pierre Lartigau, Le temps qu'il fait, 1986; *Gertrudis*, trad. Anna Domenech et Philippe Lacoue-Labarthe, Christian Bourgois, 1987.

Pere Gimferrer (1945) : *Mer embrasée*, trad. Roger-Noël Mayor, Seghers, 1981; *Magritte*, Albin Michel, 1988; *Giorgio de Chirico*, Albin Michel, 1988.

Maria Jaén (1962) : *Le micro rose*, trad. Éric Beaumatin, Messinger, 1986.

Miquel Llor (1894-1966) : *Laura*, trad. Pascale Bardoulaud, Jacqueline Chambon, 1988.

Raymond Lulle (1232/33-1315/16) : *Le livre de gentil et des trois sages*, trad. Armand Llinarès, Presses universitaires de France, 1966; *L'arbre de philosophie d'amour. Le livre de l'ami et de l'aimé et choix de textes philosophiques et mystiques*, trad. Louis Sala-Molins, Aubier-Montaigne, 1967; *Livre d'Evast et de blanquerne*, trad. Armand Llinarès, Presses universitaires de France, 1970; *Livre de l'ordre de chevalerie*, Adriatica Editrice, 1972; *L'ami et l'aimé*, trad. J. Luis Monfort Llabinès, César Montoliu Garcia, Marcelle Fonfreide, Nouveau commerce, 1985; *Le livre des bêtes*, trad. Patrick Gifreu, Chiendent, 1985; *Arbre des exemples : Fables et proverbes philosophiques*, trad. Armand Llinarès, Librairie Honoré Champion, 1986; *Le livre de l'ami et de l'aimé*, trad. Max Jacob, Fata Morgana, 1987; *Traité*

d'astrologie, trad. Armand Llinarès, Stock, 1988; *Principes et questions de Théologie : De la quadrature et triangulation du cercle*, trad. René Prévost et Armand Llinarès, Cerf, 1989.

Joanot Martorell (1413/1415-1468) : *Lettres de bataille*, trad. Denis Fernandez-Recatalà et Pedro Roque Ferrer, José Corti, 1988.

Terenci Moix (1945) : *Le jour où est morte Marilyn*, trad. Gabriel et Vicky Saad, Chemin vert, 1987.

Quim Monzó (1952) : *...Olivetti, Moulinex, Chaffoteaux et Maury*, trad. Patrick Gifreu, Atelier du gué, 1983; *Essence*, trad. Edmond Raillard, Belfond, 1989.

Narcís Oller (1846-1930) : *La Papallona*, trad. Albert Savine, Privat, 1988.

Sergi Pàmies (1960) : *Aux confins du fricandeu*, trad. Anne Bragance, Jacqueline Chambon, 1988; *Infection*, trad. Edmond Raillard, Jacqueline Chambon, 1989.

Joan Peruchó (1920) : *Le hibou, histoires-presque-naturelles*, trad. Montserrat Prudon, Julliard, 1988.

Baltasar Porcel (1937) : *Défunts sous les amandiers en fleurs*, Fédérop, 1988. *Galop vers les ténèbres*, Actes Sud, 1990.

Mercè Rodoreda (1909-1963) : *La place du diamant*, trad. Bernard Lesfargues, Gallimard, 1971 et 1987; *Rue des Camélias*, trad. Bernard Lesfargues, Chemin vert, 1986; *Aloma*, trad. Bernard Lesfargues, Jacqueline Chambon, 1989.

Joseph Maria de Sagarra : *Vies privées*, trad. Nicole Pujol, Belfond, 1988.

Joan Sales (1912-1980) : *Gloire incertaine*, Gallimard, 1962.

Ferran Torrent (1951) : *Contre les cordes*, trad. du catalan par Edmond Raillard, «Métro», Jacqueline Chambon, 1992.

Jacint Verdaguer (1845-1902) : *Caniego*, trad. Josep Tolra de Bordas, Privat, 1986.

Llorenç Villalonga (1897-1980) : *Bearn ou le cabinet des poupées de cire*, trad. Denis Fernandez-Recatalà, Acropole, 1986.

Anthologies : Écrivains de la Catalogne, anthologie, trad. Mathilde Bensoussan, Denoël, 1973.